

24 images

24 iMAGES

Le temps disparu *Boyhood* de Richard Linklater

Bruno Dequen

Number 168, September 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/72536ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dequen, B. (2014). Review of [Le temps disparu / *Boyhood* de Richard Linklater]. *24 images*, (168), 63–64.

Le temps disparu

par Bruno Dequen

« Les films sont plus harmonieux
que la vie, Alphonse.
Il n'y a pas d'embouteillages dans les
films, il n'y a pas de temps morts.
Les films avancent comme des trains,
tu comprends ? »
Ferrand/François Truffaut
dans *La nuit américaine*



Boyhood s'ouvre et se clôt sur deux plans presque identiques. Dans le premier, Mason (Ellar Coltrane), un jeune garçon au visage doux et songeur de six ans, observe le ciel. Dans le second, âgé de 18 ans, il regarde l'horizon accompagné d'une jeune fille. Deux moments de pure contemplation, en apparence insignifiants, qui résument les multiples ambitions qu'a placées Richard Linklater dans cet impressionnant projet : suivre un personnage de l'enfance à l'âge adulte en conservant le même comédien, réussir à capter le moment présent et élaborer un montage jouant sur les résonances. Si l'on ne compte plus les films sur l'enfance, Linklater a au moins le mérite de proposer une approche inédite.

Cette volonté de défricher de nouveaux territoires n'est pas surprenante. Richard Linklater est l'un des cinéastes les plus attachants du cinéma américain contemporain. Cet avide cinéphile, fondateur du cinéclub d'Austin, a été une figure de proue du renouveau du cinéma indépendant du début des années 1990 avec *Slacker*. Depuis, il est un électron libre à la Steven Soderbergh, alternant régulièrement films commerciaux (*School of Rock*) et projets personnels plus conceptuels (*Waking Life*, la trilogie des *Before*). Dans son documentaire *Double Play*, le critique Gabe Klinger réalise un portrait conjoint inattendu de Linklater et James Benning. Outre leur profonde amitié, il apparaît rapidement que les deux cinéastes, s'ils évoluent dans des sphères totalement différentes, partagent une

même préoccupation envers la représentation du temps au cinéma. Pour eux, le cinéma possède une capacité fascinante à capturer le mouvement perpétuel du temps. Chez Linklater, cette obsession est reflétée par sa prédilection pour les récits condensés jouant sur un effet de temps réel. Ainsi, *Slacker*, *Dazed and Confused* et la série des *Before* se déroulent tous en une journée, et les temps morts, les discussions et les monologues forment la majeure partie du récit. L'attention particulière apportée à ce que ressentent et pensent les personnages fait en sorte que ces films peuvent être considérés comme générationnels. Scénariste peu imaginatif et trop prosaïque, Linklater n'est jamais aussi inspiré que lorsqu'il laisse son récit dérailler et ses personnages en prendre le contrôle. Or pour cela, il faut du temps et c'est justement ce qui manque à *Boyhood*.

D'un point de vue purement factuel, *Boyhood* est certainement un projet unique dans l'histoire du cinéma de fiction. Tourné à intervalles réguliers sur une période de douze ans, le film est composé de courtes scènes de la vie quotidienne de Mason, de l'école primaire à l'université, et explore essentiellement les rapports de celui-ci avec ses parents divorcés et sa grande sœur (Ethan Hawke, Patricia Arquette et Lorelei Linklater, la fille du cinéaste). Si les comparaisons avec d'autres projets au long cours ne manquent pas (de la série documentaire *Up* aux aventures d'Antoine Doinel, en passant par la trilogie de Bill Douglas ou même celle des *Before* de

Linklater), *Boyhood* demeure le premier film à être conçu selon une double contrainte : la fréquence régulière des tournages, à raison de quelques jours chaque année, et leur courte durée. Si la fréquence permet de suivre de façon réaliste l'évolution physique des personnages et de leur environnement, la durée impose, quant à elle, au cinéaste de ne filmer que de courts fragments de récit.

Contrairement à ses prédécesseurs, Linklater s'était promis de ne rater aucune année. Ce choix, qui semble être un simple gimmick, est l'une des idées les plus intéressantes du film. Avec beaucoup de finesse, le cinéaste passe d'une année à l'autre sans prévenir ni accentuer ses effets. Certes, il utilise des trucs de mise en scène. Une chanson de Britney Spears, un changement de console de jeux ou encore une élection nationale sont manifestement placés là comme marqueurs temporels, mais leur présence ne semble jamais forcée. Le vieillissement des personnages se fait si naturellement que ce n'est que, rétrospectivement, qu'on s'aperçoit réellement du chemin parcouru. La fluidité du montage permet également de saisir avec justesse cette perception du temps qui passe et transforme les gens de notre entourage. Linklater ne s'intéresse pas qu'à l'enfance. En fait, *Boyhood* aurait très bien pu s'intituler « Parenthood ». Non seulement le père et la mère de Mason occupent une place prépondérante au sein du récit, mais leur évolution respective permet à Linklater d'approfondir



des personnages qui auraient pu n'être que des esquisses. À l'opposé de Mason, qui n'est présenté que comme un jeune rêveur mélancolique, ses parents s'avèrent des personnages complexes. Ce qui tranche avec toutes les figures malheureusement caricaturales qui peuplent le reste du film...

À la délicatesse du montage s'opposent le rythme frénétique du récit et sa surcharge d'informations. Entièrement composé de moments clés (retour du père, changement d'école, divorce, etc.), le film ne s'arrête jamais pour respirer, trop occupé qu'il est à tenter par tous les moyens de produire du sens. Alors qu'il désire capter le moment présent, Linklater s'embourbe dans son concept. «La vie passe trop vite et n'est qu'une succession rapide de courts événements marquants», finira par dire la mère de Mason. Tout le projet *Boyhood* peut se résumer ainsi. Or, le problème n'est pas cette conception du temps, mais la méthode employée. Linklater se perd entre le temps

vécu et le temps *perdu*. C'est le temps perdu que Linklater cherche à représenter. La vie perçue à travers le filtre de la mémoire, à la manière de Terence Davies qui, lui aussi, accumule les courtes scènes fragmentées dans des œuvres autobiographiques telles que *Distant Voices*, *Still Lives* ou, plus particulièrement, *The Long Day Closes*. Or, la justesse du regard de Davies passe par son point de vue profondément subjectif et sa capacité à enchaîner les scènes impressionnistes. Chez Davies, ce ne sont pas les moments clés qui importent mais la façon dont chaque événement change le regard de son protagoniste sur le monde. Une simple balade peut ainsi se transformer en rêve éveillé ou les ondulations du soleil sur un tapis provoquer un état proche de l'hypnose. La hiérarchisation des souvenirs n'est pas objective et ceux-ci s'enchaînent de façon symbolique. Seul compte l'intensité du moment tel qu'il s'est imprimé dans les souvenirs du personnage. Chez Linklater, au contraire, les étapes essentielles du développement d'un enfant s'enchaînent comme autant de passages obligatoires. Alors qu'elle devrait être un bloc de sensations, chaque scène n'est qu'un bloc d'informations. Pris au piège de ses contraintes, Linklater filme sans point de vue et ne laisse pas le temps aux scènes de se déployer. Et pris au piège du faux temps vécu qu'il a filmé, Linklater se retrouve finalement avec un bel album Facebook. Les étapes les plus importantes sont là relatées, mais la vie intérieure n'y est pas. À force de courir, Linklater a fait disparaître ces moments qu'il cherchait tant à capturer. 📺

États-Unis 2013. Ré. et scé. : Richard Linklater. Ph. : Lee Daniel. Mont. : Sandra Adair. Int. : Ellar Coltrane, Patricia Arquette, Ethan Hawke, Lorelei Linklater, Marco Perella, Zoe Graham, Tamara Jolaine, Nick Krause. 166 minutes. Dist. : Métropole Films.

 Festival International
du Film sur l'Art

Matinées du Film sur l'Art

Présentation du Palmarès du 32^e FIFA

28 septembre – 2 novembre 2014

Les dimanches à 13 h 30
Musée des beaux-arts de Montréal
Auditorium Maxwell-Cummings
1379, rue Sherbrooke Ouest, Montréal

**Entrée gratuite à l'occasion des Journées
de la Culture – 28 septembre**



Réalisateurs, vidéastes, producteurs
et distributeurs de films sur l'art
et d'arts médiatiques, soumettez
dès maintenant votre plus récente
production au www.artfifa.com.

Ne manquez pas la 5^e édition du
Marché International du Film sur l'Art
(MIFA) | 25 – 28 mars 2015

33^e FIFA

19 – 29 mars 2015 | Montréal

artfifa.com

La diffusion de cette publicité est une gracieuseté de Jean-Marc Côté imprimeur | jeanmcote@sympatico.ca